

représentation dominante, qui veut que l'amour seul soit à la base de la formation des couples. Hasard ou choix ? Hasard ou amour ? Amour ou choix ? Ordinairement, l'ambiguïté et le flou savamment entretenus permettent de lisser les contradictions. Mais l'analyse détaillée des opinions révèle qu'en profondeur, de façon plus ou moins consciente, la réflexion s'agite. Michel Bozon et François Héran notent que « le cynisme décelable dans le discours des agents », c'est-à-dire la reconnaissance d'une stratégie explicite, « n'est pas constant d'un bout à l'autre de l'entretien ; il peut être réactivé ou laissé en sommeil selon la nature des questions posées »<sup>1</sup>. La réalité d'un choix mûrement réfléchi peut difficilement être perçue et avouée par les candidats au mariage. Pour une raison simple : elle s'oppose à l'idéal amoureux dans ce qu'il a de plus pur, loin de tout calcul.

1. M. Bozon, F. Héran, « La découverte du conjoint », II, *Population*, n° 1, 1988, p. 144, n° 21.

## Chapitre II

### L'AMOUR

#### I. – Une histoire mouvementée

1. **L'amour et le mariage.** – L'origine de l'amour courtois, au Moyen Âge, reste obscure. Ses règles, étonnantes pour l'époque, « sont l'antithèse de celles du mariage médiéval »<sup>1</sup>. Amour-passion, il ne peut se vivre qu'en dehors de l'institution. L'amant est prêt à se soumettre corps et âme à sa dame. Ce dévouement fusionnel prend néanmoins la forme d'un constant travail sur soi pour surmonter les épreuves (imaginées par la belle) et réaliser des prouesses, exalter l'individualité<sup>2</sup>. Nous sommes donc très proches, déjà, de la contradiction contemporaine qui agite désormais la vie conjugale : Comment devenir le plus authentiquement soi tout en vivant à deux, le plus intensément à deux ? Nous sommes très proches aussi de l'alchimie actuelle mélangeant subtilement sexualité et sentiment : l'amour doit procéder du corps tout en le sublimant. Sur certains points, il semble même que l'amour courtois soit en avance sur notre époque. Jean Maritale décrit ainsi la survenue de l'état amoureux, qui résulte d'un patient travail sur soi.

1. J.-L. Flandrin, *Le Sexe et l'Occident*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 108.

2. J. Markale, *L'Amour courtois, ou le couple infernal*, Paris, Imago, 1987.

Le code courtois explique de quelle façon il est possible de ressentir les émotions désirées. L'exact contraire de la représentation de l'amour tombé du ciel qui va ensuite s'imposer pendant des siècles. Et dont, nous ne sommes pas encore vraiment sortis. Voyons justement comment s'est installée cette idée de l'amour céleste.

La parenthèse de l'amour courtois survient dans un Moyen Âge profondément troublé par l'absence d'une définition claire de la place du couple, et surtout de la sexualité, incontrôlable, qui subvertit les lois trop sèchement énoncées. Pour parvenir à établir le mariage comme sacrement (et comme norme dominante), un préalable intellectuellement très complexe était nécessaire : définir une doctrine le distinguant du péché de chair. Le sexe matrimonial fut ainsi moralisé. Sans pouvoir atteindre la pureté de Marie, mère bien que vierge, l'idéal était de s'en rapprocher, en assurant la reproduction biologique tout en évitant les affres de la volupté. L'ascétisme ou du moins la retenue, autrefois valeurs-signes du célibat, furent introduits dans le mariage. Au XII<sup>e</sup> siècle, l'élaboration doctrinale se précipita et s'inscrivit dans une cohérence d'ensemble : le mariage est voulu par Dieu, il est un sacrement, œuvre de l'amour de Dieu ; entrer en mariage c'est partager l'amour divin. L'amour matrimonial est donc plus proche de la *caritas* spirituelle et indéfectible que de l'*amor* corporel et impulsif<sup>1</sup>. L'amour permet ce miracle : se détacher du péché malgré la conjonction des corps.

Certes tout ne fut pas simple, la sexualité débordante ne se laissa pas facilement dompter et les pénitences furent nombreuses. Mais à la fin du Moyen Âge,

1. G. Duby, *Le Chevalier, la Femme et le Prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette-Pluriel, 1995.

les définitions semblent se clarifier en même temps que le mariage s'impose peu à peu. Hélas, au XVI<sup>e</sup> siècle, le paysage se brouille. Sur le front de la sexualité d'abord. Dans le secret des confessionnaux, la répression s'abat contre les amours physiques « exagérés », « trop ardents » et « contre nature » : le but de l'acte n'est pas le plaisir, mais la stricte procréation. Le péché est encore plus grave entre mari et femme qu'en dehors des liens du mariage. Sur un nouveau front ensuite : celui du sentiment. Jusque-là tout semblait assez simple : il y avait l'amour divin d'un côté, unique, positif, transcendant, qui soude à vie le groupe conjugal ; et de l'autre les plaisirs païens et paillards, qu'il s'agissait de résorber. Apparaît alors discrètement une position intermédiaire, « une sorte d'amour profane » qui tente de se faire admettre comme « vrai amour », parce qu'il se veut « honnête » et « pudique »<sup>1</sup>. Les théologiens s'insurgent contre ce sacrilège qui conduit à préférer sa femme à l'union avec Dieu. Vainement : la modernité sentimentale avait commencé sa longue marche.

La clarification de la norme conjugale n'avait donc été qu'apparente et provisoire. Le mariage semblait solidement installé comme institution ; mais quel était son contenu exact ? La conception purement divine de l'amour ne parvenait pas à canaliser totalement la sexualité ni à étouffer l'émergence d'un sentiment plus interpersonnel. Et le mariage renforçait par ailleurs sa fonction économique. Pour André Burguière, l'élévation de l'âge au mariage au XVI<sup>e</sup> siècle est la clé de voûte d'un nouveau modèle d'austérité qui permet aux ménages de constituer un capital suffisant et de développer

1. J.-L. Flandrin, *op. cit.*

l'esprit d'entreprise. « La préoccupation du couple n'est plus simplement de fabriquer une famille, mais de savoir la gérer, de préserver et d'améliorer son statut social. »<sup>1</sup> Comment se combinaient ces visées managériales avec la gestion complexe des pulsions et des sentiments ? Bien des points restent à éclaircir : le mariage se fonde sur un amalgame d'éléments très divers.

2. **L'amour et l'individu.** – Les époux, tenus de rester sobres dans leurs ébats sexuels, se devaient bienveillance et respect. Ce pacte n'incluait pas la tendresse. Le XVIII<sup>e</sup> siècle la vit apparaître et irrésistiblement se répandre. Elle était une des manifestations de ce nouveau sentiment intermédiaire entre le sexe et l'amour divin : l'amour. Mal cerné, suspecté par les autorités morales, chacun essaya de l'expérimenter en contrôlant strictement ses élans. Il émergea ainsi sous la forme réservée d'une « passion domestiquée », « sentiment tendre et raisonnable » proche de la vertu et même du devoir<sup>2</sup>. Ce début de bouleversement dans les profondeurs fit à peine quelques vagues en surface : le mariage sembla continuer comme avant. Comme s'il se remplissait d'un élément nouveau facilement assimilable. Or, la personnalisation du sentiment était grosse d'un séisme dont nous n'avons encore subi que les premières secousses. Car nous sommes loin d'avoir rompu totalement avec la conception céleste de l'amour conjugal.

Le sentiment amoureux tel qu'il est vécu aujourd'hui résulte d'un amalgame de notions disparates. Équilibre instable structuré autour d'un couple antagonique : la

personnalisation de plus en plus prononcée du sentiment et son caractère transcendant, héritage de l'histoire. Nous sommes entraînés dans une révolution irrésistible tout en restant intimement marqués par un passé lointain.

Pourtant, la montée du sentiment a beaucoup changé le paysage conjugal. Il se manifesta d'abord de façon erratique, non centré sur le couple : le XVIII<sup>e</sup> siècle le canalise en le domestiquant sous la forme d'une passion tranquille, calmement cultivée à l'intérieur de l'union installée<sup>1</sup>. Mais ce qui devait arriver arriva : le choix initial du conjoint, fondateur de l'institution, fut à son tour contaminé. Apparut alors ce que l'époque nomma le « mariage d'inclination » (opposé au mariage arrangé), qui connut la gloire que l'on sait au théâtre et dans les romans. Le combat fut néanmoins très rude, et il fallut près de deux siècles pour que l'idée s'impose dans la morale officielle (aux alentours de la Troisième République), encore plus longtemps dans les faits.

À nouveau la même illusion : celle de la continuité. À nouveau cependant une rupture profonde, un autre élément dissonant dans l'amalgame conjugal-amoureux. La passion incluse dans le mariage d'inclination portait en elle le contraire de la tranquillité : elle se révélera au contraire brûlante et dévorante. S'alimentant au romantisme, elle allait s'aventurer dans « l'épaisseur de la nuit et des rêves, la fluidité des communications intimes », expérimenter la « prodigieuse découverte de soi par soi, génératrice de nouveaux liens aux autres »<sup>2</sup>, inventer le couple paradoxal de la jouissance à distance et de l'en-

1. A. Burguière, « De Malthus à Max Weber : le mariage tardif et l'esprit d'entreprise », *Annales*, n° 4-5, 1972, p. 1138.

2. J.-L. Flandrin, *op. cit.*, p. 88.

1. *Ibid.*

2. M. Perrot (sous la dir. de), *Histoire de la vie privée*, t. IV : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Le Seuil, 1987, p. 416-417.

gagement émotionnel immédiat<sup>1</sup>. La révolution du privé semblait entrée dans une phase décisive. À cause du caractère incontrôlable et déstabilisant de ce nouveau sentiment. À cause aussi et surtout de l'affirmation de soi qu'il recèle. À l'inverse de la tendresse en effet, l'élan passionnel ne dissimule guère ce qu'il est avant tout : un sursaut personnel, un coup de dé pour changer le destin. L'émotion enveloppe une reformulation de soi contrôlée par l'individu. « Nous disons aimer ce que nous sommes en train de créer et qui est en train de nous recréer. »<sup>2</sup> Parfois, le halo émotionnel est si fort que le choix du conjoint est à peine perceptible ; parfois, il est si ténu que la décision apparaît sous la lumière crue d'un consumérisme conjugal. Mais toujours le sentiment est associé à la réflexivité, à la montée inexorable de l'individualisation, de la maîtrise de sa propre vie.

## II. – Rêves et réalité

1. **Vivre un roman.** – D'un point de vue sociologique, le sentiment amoureux présente un paradoxe. On « tombe » amoureux avant tout parce qu'on se représente ainsi. Or, ce sentiment personnel est devenu aujourd'hui ce sur quoi le lien social est désormais fondé. Ce qui explique le double caractère du couple contemporain : à la fois plus attirant, plus intégrateur dans les relations interpersonnelles et plus précaire, sujet à être remis en cause du jour au lendemain.

1. N. Luhmann, *Amour comme passion, de la codification de l'intimité*, Paris, Aubier.

2. F. Alberoni, « Énamoration et amour dans le couple, dans M. Moulin et A. Éraly », *Sociologie de l'amour, variations sur le sentiment amoureux*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1995, p. 18.

L'amour tel que nous le connaissons aujourd'hui a été en partie fabriqué par le roman. Il résulte largement d'une mise en scène sociale opérée par des instruments puissants, diffusant la « propagande universelle pour la romance »<sup>1</sup> : pièces de théâtre, feuilletons, chansons. Et, à partir des débuts du XX<sup>e</sup> siècle, par la presse féminine spécialisée<sup>2</sup>. Il est, selon l'expression de Thierry Raffin, un « mythe réalisé ». Car, au début plus histoire que réalité, il est devenu peu à peu une histoire qui se réalise, qui entre concrètement dans la vie de chacun d'entre nous.

Invention historique, il est désormais incorporé individuellement selon des schémas communs à l'ensemble de la société<sup>3</sup> qui nous permettent de communiquer. Nous possédons, grâce à lui, un mode de pensée et un langage pour parler de notre couple et de nos émotions. Nous prenons cependant parfois conscience d'un décalage entre ce langage et la réalité concrète, qui nous conduit à adopter des « stratégies d'arrangement du réel »<sup>4</sup>. L'amour est un mythe réalisé, mais seulement en partie.

La trame du mythe amoureux, inlassablement répétée, est très simple. C'est tout d'abord une véritable histoire, qui a un début et qui peut se raconter. Qui commence souvent (ce sont les plus belles histoires d'amour) par un

1. D. de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1956.

2. La littérature, le cinéma et les fictions télévisées sont de plus en plus partagés aujourd'hui entre la reproduction du modèle et la description plus concrète des sentiments, traversés notamment par l'indécision. Cf. S. Chalvon-Demersay, « Une société élective. Scénarios pour un monde de relations choisies », *Terrains*, n° 27, 1996. La presse féminine suit une évolution comparable.

3. T. Raffin, « L'amour romanesque : mythe et réalité d'un mode féminin d'engagement matrimonial », *Dialogue*, n° 96, 1987.

4. *Ibid.*, p. 70.

sentiment violent, « le coup de foudre »<sup>1</sup>. Qui continue par des vicissitudes les plus imprévues, car le sentiment est insaisissable. Qui peut se terminer dramatiquement, car la passion est dévastatrice et absolue. Le plus important étant que, toujours, l'Amour est unique, sentiment homogène constitué comme une entité séparée sinon divine<sup>2</sup>.

2. **La diversité de l'amour.** – Les enquêtes révèlent une réalité du vécu amoureux ne correspondant qu'en partie à ce modèle. Première différence : une proportion non négligeable de couples avouent s'être plutôt rencontrés ordinairement, d'avoir certes éprouvé des jeux de séduction<sup>3</sup>, une attirance mutuelle, mais pas sous la forme de l'émotion vibrante et absolue qui individualise le partenaire, le sépare du reste du monde, d'avoir commencé à vivre ensemble « comme ça », sans même se rendre compte que le couple s'installait, par ses simples habitudes de vie commune, le sentiment prenant forme par la suite. Seconde différence : l'analyse détaillée de l'Amour lorsqu'il s'exprime permet de mettre en évidence une très grande variété de composantes diverses<sup>4</sup>, artificiellement regroupées dans la représentation unique par l'idéologie amoureuse. Les sentiments amoureux sont de natures variées : la passion n'est pas l'affection ou la tendresse. Au-delà de ces formes

1. M.-N. Schurmans, L. Dominicé, *Le Coup de foudre amoureux. Essai de sociologie compréhensive*, Paris, PUF, 1997.

2. S. Chaumier, *La Déliaison amoureuse*, Paris, Armand Colin, 1999.

3. Y. de la Bigne, *L'Homme désir, enquête au pays des séducteurs*, Anne Carrière, 2002.

4. A. Torres, Amores e desamores. Para una análise sociológica das relações afectivas, *Sociologia-Problemas e Práticas*, n° 3, 1986.

généralement reconnues, la diversité amalgamée dans l'Amour est encore plus grande. On y trouve des émotions corporelles, se traduisant physiquement par des troubles de l'appareil neurovégétatifs, aussi bien que de l'admiration intellectuelle ou de la satisfaction calculée pour ce qui est reçu dans les échanges conjugaux. On peut même y trouver de la violence et de la haine dans certaines formes particulières<sup>1</sup>. Traduit dans le langage unificateur du mythe, cela devient « du sentiment », de l'Amour avec un grand A.

Deux formes essentielles du sentiment doivent être distinguées : le choc amoureux, l'émotion qui peut se produire lors des premières rencontres, et l'attachement.

Le choc amoureux n'est pas obligatoirement présent au début et prend des formes très variées. Il y a de grands bouleversements passionnels et de toutes petites décharges électriques. Le choc amoureux est le résultat d'une prédisposition socialement et individuellement construite, qui place le sujet dans les conditions de pouvoir ou de devoir l'éprouver. Ainsi, les hommes qui, étant donné leur place sur l'échiquier des règles de correspondance, prêtent attention plus que d'autres au physique des femmes, sont davantage susceptibles de ressentir un déclenchement soudain du sentiment amoureux<sup>2</sup>. Cette prédisposition est cependant croisée avec l'imprévisibilité de la rencontre qui est à la base de la surprise émotionnelle et avec le caractère réflexe des réactions biologiques, du trouble sexuel. Le choc amoureux tient sa spécificité de ce mélange complexe de bio-

1. J.-G. Lemaire, « Aux confins de la passion et de la psychose », *Dialogue*, n° 96, 1987.

2. M. Bozon, « Apparence physique et choix du conjoint », *INED-Congrès et colloques*, n° 7, 1991.

logique socialement préconstruit, individuellement plus ou moins contrôlé, soumis au hasard des rencontres et à la force de la surprise.

L'attachement au contraire se forge sur la longue durée, de façon régulière, presque cumulative. Pour ceux qui n'ont pas vécu de « vrai » coup de foudre également, les débuts de la vie commune sont marqués par l'émotion qui naît de la découverte de l'étrangeté intime du partenaire, du remue-ménage intérieur « des habitudes, des opinions, des sentiments, des comportements »<sup>1</sup>. Puis l'autre trouve sa place dans le « moi conjugal » et l'émotion liée aux surprises disparaît. Elle est progressivement remplacée par une forme sentimentale plus discrète mais aussi plus constante, liée à l'attachement mutuel des deux partenaires. Une forme amoureuse particulière, très différente des tumultes émotionnels du sexe-amour, si discrète et diffuse qu'elle se fait presque invisible, pourtant intense et profondément structurante. Un amour conjugal fait d'apaisement, d'amitié affectueuse, de complicité, de soutien et de générosité mutuelle, de tendresse<sup>2</sup>. Et aussi d'un art des petits plaisirs, d'une véritable culture de ce trois fois rien qui a le pouvoir de devenir si beau et de faire tant de bien.

**3. L'amour et le choix du conjoint.** – L'amour est une construction sociale. Il ne diffère guère en cela de beaucoup de choses qui nous entourent et que nous prenons pour évidentes alors qu'elles sont le résultat d'un long mouvement historique de mise en forme,

1. L. Roussel, *La Famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989, p. 115.

2. V. Caradec, « De l'amour à 60 ans », *Mana*, n° 3, 1997.

d'élaboration d'un sens particulier. L'amour est toutefois une construction particulière dans la mesure où existe un décalage manifeste entre sa représentation collective et la façon dont chacun le vit.

Pourquoi ? Pourquoi après la phase historique d'invention par le roman, qui est parvenue à inscrire en nous des *habitus* amoureux, est-il encore nécessaire aujourd'hui de vivre à travers un rêve qui ne correspond qu'en partie à la réalité ? Parce que le mythe amoureux a une vertu essentielle : il masque le fait que l'élection du conjoint pourrait être le résultat d'un choix mûrement réfléchi.

Les partenaires tendent à surévaluer le rôle du hasard dans la rencontre. Explication bien commode. Mais elle ne vaut plus pour la suite, la mise en place d'une vie commune. Le hasard est alors souvent relayé par le « comme ça » : « Nous avons commencé "comme ça", sans trop nous en rendre compte. » Argument qui a l'inconvénient de donner une image de soi passive. S'ils veulent se mettre en scène de façon plus responsable et active, ils n'ont que deux lignes d'explication possibles : soit ils ont délibérément choisi, soit ils ont été emportés par l'Amour. Généralement, le flou des réponses (et le flou des représentations) permet de mélanger un peu les deux. Mais une sorte d'autocensure interdit d'aller trop loin dans le *sens du choix délibéré*. Poussé à l'extrême, il placerait la personne élue dans la position désagréable du produit commercial évalué par un consommateur. Elle ne serait qu'une parmi les autres, comparable point par point, avec des qualités et des défauts quantifiables. Au point que le choix serait très délicat, toujours incertain. L'amour est l'exact contraire du choix. Il est un engagement de tout l'être, sans calcul, qui brise la froideur analytique.

Citant une lettre de lectrice du *Petit Écho de la mode* de 1907 (c'est-à-dire à la période où s'expérimentait socialement le mariage amoureux), Thierry Raffin donne un exemple des rapports pouvant unir choix et sentiment<sup>1</sup>. La lectrice se place résolument dans l'optique du choix rationnel (« Je choisis ma voie dans la plénitude de ma raison »). Résultat : il lui a été impossible de trouver un mari (« J'ai donc pris le temps de réfléchir, de comparer, d'observer ; mes méditations n'ont pas été favorables au mariage »). Manifestement, elle a refusé de se laisser aller aux élans de son cœur. Pourtant dans son esprit, choix et sentiments ne font qu'un, ses phrases mélangent sans cesse les deux lignes d'explication. « Je ne voulais pas épouser le premier venu, je prétendais aimer, estimer mon mari, m'assurer que son caractère, ses goûts fussent en harmonie avec les miens. » Elle parle en partie avec le langage de l'Amour tout en essayant d'exercer son choix de façon rationnelle.

Le sentiment amoureux est toujours lié à la question du choix. Il est possible de le vérifier en analysant ses formes d'expression selon les contextes. La tendresse, calme et continue, fonctionne comme un renforcement permanent de l'attachement, garantissant une non-remise en cause de l'acquis conjugal. Le coup de foudre au contraire est soudain et violent, car il se produit au moment même du choix. Michel Bozon et François Héran établissent un lien statistique entre « la foule et la foudre », l'émoi amoureux saisissant davantage ceux qui se rencontrent dans les lieux publics, là où plus qu'ailleurs, on a « l'embarras du choix ».

1. T. Raffin, *op. cit.*, p. 75.

S'exprime de cette façon l'impression que « le choix se fait sans qu'on ait à le faire, et sans qu'un tiers vienne vous l'imposer »<sup>1</sup>.

Le lien paradoxal entre choix et amour se vérifie également en comparant hommes et femmes. Les femmes vivent le sentiment nettement plus que les hommes. Il est même possible de dire que l'amour est « le mode féminin d'engagement matrimonial »<sup>2</sup>. Or, les femmes ont, beaucoup plus que les hommes, à gagner ou à perdre du mariage<sup>3</sup>. Il est donc logique qu'elles soient davantage observatrices de détails « interprétés comme les indices de propriétés psychologiques, morales et en définitive sociales »<sup>4</sup> et réfléchies dans leur choix. Elles sont à la fois plus amoureuses et plus calculatrices, plus amoureuses justement pour se cacher qu'elles sont plus calculatrices.

### III. – Le contrat amoureux

1. **L'élargissement de soi.** – Le sentiment amoureux est étroitement lié au choix du conjoint. Il est également lié à la construction de l'identité personnelle. Il positive l'être considéré, et ce faisant, construit un rapport de sens positif pour l'amoureux lui-même : être amoureux de son mari ou de sa femme, c'est être en accord harmonieux avec le sens de sa vie. Plus largement, l'amour pour tout ce qui peuple le monde intime est inséparable de la construction de l'identité. Nous sommes amoureux

1. M. Bozon, F. Héran, « La découverte du conjoint. I : Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, n° 6, 1987, p. 968.

2. T. Raffin, *op. cit.*, p. 71.

3. F. de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*, Paris, PUF, 1987.

4. M. Bozon, *op. cit.*, p. 109.

de notre conjoint et de notre enfant, mais nous idéalisons aussi nos amis, notre chien, notre logement. Ce regard est le même que celui qui forge l'identité : nous nous représentons à travers la fabrication de l'unité de notre personne<sup>1</sup> et le filtre nécessaire de l'estime de soi. Le sentiment amoureux pour ce qui nous entoure est donc un simple élargissement de la construction positive d'un moi cohérent et évident. Le monde proche devient familier parce qu'il est devenu une partie de nous-mêmes. Dans l'échange quotidien avec les personnes aimées et les objets familiers, nous éprouvons la réalité d'un moi qui dépasse les frontières de l'individu biologique, qui doit obligatoirement dépasser ces frontières pour exister vraiment<sup>2</sup>.

Le sentiment amoureux s'inscrit donc dans la normalité du processus identitaire. Mais, comme le note Georg Simmel, la passion la plus absolue est aussi la plus fragile dans la mesure où elle se place dans une logique de fuite de la réalité<sup>3</sup>. La passion « dévorante » est ambivalente : elle construit un moi tout entier structuré autour d'elle, cohérent et qui semble inébranlable, tout en rendant problématique la confrontation avec la réalité. Le passionné est condamné à s'enfermer dans sa passion. Elle est pour cette raison très proche du dérèglement psychique, l'élargissement de soi sous forme d'ancrage obstiné pouvant combler un manque intérieur. « Nous retrouvons chez les psychotiques habituels et chez les passionnés des types comparables de fonc-

1. J.-C. Kaufmann, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Nathan, 2001.

2. *Ibid.*

3. G. Simmel, *On Women, Sexuality and Love*, New Haven, Yale University Press, 1984.

tionnement par rapport à la notion de frontière du soi et d'identification projective. »<sup>4</sup>

**2. Le renforcement mutuel de l'identité.** – La passion n'est pas calculée. Mais elle ne porte vraiment tous ses fruits qu'en déclenchant le sentiment en sens inverse, l'amour de la personne aimée pour soi. Don D. Jackson indique que dès leur première rencontre, les futurs partenaires ébauchent les termes d'un marché qui réglera par la suite leurs échanges, ce que chacun donnera (biens et services d'une certaine nature) contre ce qu'il recevra (biens et services d'une autre nature)<sup>5</sup>. À l'intérieur de ce marché, le contrat amoureux est le plus important : sentiment contre sentiment, regard positif sur l'autre contre regard positif sur soi, refus mutuel de la critique et de l'agressivité<sup>3</sup>. Au-delà des particularités du sentiment de l'un et de l'autre, le service échangé est identique, il consiste à reconnaître la personne comme personne, à l'aider par ce soutien extérieur à la positivation et à la densification de sa réalité d'être.

Le sentiment amoureux est également lié à l'individualisation de la société<sup>4</sup>, car il isole la personne en tant que personne, séparée des autres<sup>5</sup>. Simmel précise que l'on n'est pas amoureux de certains aspects seulement, mais de la personne « tout entière ». Le sentiment construit l'individualité et l'unité, la sécurité ontologi-

1. J.-G. Lemaire, *op. cit.*, p. 20.

2. D.-D. Jackson, « Les règles familiales : le quidproquo conjugal », in P. Watzlawick, J. H. Wealand, *Sur l'interaction*, Paris, Le Seuil, 1981.

3. J.-G. Lemaire, *Le Couple, sa vie, sa mort. La structuration du couple humain*, Paris, Payot, 1979.

4. U. Beck, « La religion séculière de l'amour », *Comprendre*, n° 2, 2001.

5. G. Simmel, *ibid.*

que' et la positivation, c'est-à-dire ce que chacun recherche pour lui-même. Il y a donc double bénéfice à être amoureux quand l'amour est partagé : l'élan passionnel fixe l'identité sur un objet, la stabilisant ainsi, et la personne aimée renforce en retour le travail personnel de construction de soi. Le « miracle » de l'amour est de réaliser cet échange dans le cadre de flux émotionnels. La proximité du corps et la présence des émotions, la liaison intime entre sentiment et sexualité font que la reconnaissance mutuelle des identités a une densité, une concrétude, une force de réalité charnelle qui la constituent en antidote parfait dans l'univers froid des relations impersonnelles et formelles de la modernité<sup>2</sup>.

La passion des premiers temps masque les raisons du choix et engage dans l'aventure à deux. Francesco Alberoni a noté qu'elle est souvent suivie d'un « désenchantement »<sup>3</sup>, retour progressif à une vision plus réaliste, grosse de nostalgie pour les temps du début<sup>4</sup>. Le désenchantement est cependant partiel. Car la mise en place initiale du contrat amoureux a construit l'habitude d'une reconnaissance réciproque minimum. Le partenaire est inscrit dans le cercle de la familiarité, il fait partie de soi. Il est, par cette présence, reconnu dans une certaine réalité d'être. L'institution conjugale, fondée sur le contrat amoureux des débuts, fonctionne désormais comme un support ordinaire de

1. F. de Singly et K. Chaland, « Quel modèle pour la vie à deux dans les sociétés modernes avancées ? », *Comprendre*, n° 2, 2001.

2. M. Bertilsson, *Love's Labour Lost? A sociological view*, in M. Featherstone, M. Hepworth, B. Turner, *The Body. Social Process and Cultural Theory*, London, Sage Publication, 1991.

3. F. Alberoni, *Le Choc amoureux*, Paris, Ramsay, 1981 ; *Le Vol nuptial*, Paris, Plon, 1994.

4. A. Torres, *Casamento em Portugal*, Lisbonne, Celta, 2002.

l'identité. Cette reconnaissance minimum et routinière n'est cependant la plupart du temps pas suffisante. Il faut apprendre à développer l'amour-tendresse, la générosité et la complicité du deuxième temps conjugal.

Il faut briser (au moins un peu) les routines pour réinventer le couple<sup>1</sup>. L'individu souhaite être confirmé plus concrètement, plus fortement. « On demande de l'authenticité permanente, seul garant des satisfactions psychologiques et affectives. »<sup>2</sup> Les difficultés d'un tel exercice « conduisent bien souvent les deux acteurs à reprendre des morceaux de répertoire déjà joués. L'important est que se glissent au sein de la pièce des moments de surprise (...), des gestes inattendus qui démontrent que malgré tout la personne aimée est toujours là, prête à vous séduire, à vous écouter »<sup>3</sup>. Plus encore : l'autre peut vous révéler tel que vous n'auriez pas même imaginé être<sup>4</sup>. L'amour est un processus vivant qui produit des effets en profondeur.

1. P. Brenot, *Inventer le couple*, Paris, Odile Jacob, 2001.

2. F. de Singly, « L'amour coupable », *Sciences humaines*, n° 9, 1991.

3. *Ibid.*

4. F. de Singly, *Le Soi, le Couple et la Famille*, Paris, Nathan, 1996.